203. Paris, Vendredi 28 juin 1839, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

5 Fichier(s)

Les mots clés

Affaire d'Orient, Conditions matérielles de la correspondance, Discours du for intérieur, Enfants (Guizot), Insurrection, Pédagogie, Politique (France), Politique (Internationale), Posture politique, Procès, Relation François-Dorothée, Solitude, Théâtre

Relations entre les lettres

Collection 1839 (1er juin - 5 octobre)

Ce document *a le même thème :*

 204. Paris, Dimanche 30 juin 1839, François Guizot à Dorothée de Lieven

Collection 1839 (1er juin - 5 octobre)



206. Baden, Lundi 1er juillet 1839, Dorothée de Lieven à François Guizot

est une réponse à ce document

Afficher la visualisation des relations de la notice.

Présentation

Date1839-06-28
GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)
PublicationInédit

Information générales

LangueFrançais
Cote557-558, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 3
Nature du documentLettre autographe
Supportcopie numérisée de microfilm
Localisation du documentArchives Nationales (Paris)
Transcription
203 Paris. Vendredi 28 Juin 1839. Midi

Vous me demandez de vous écrire davantage. Indiquez-moi comment. Ma lettre ne part que tous les deux jours ; mais tous les jours, je vous dis ce que je fais et ce que je sais. Je vous dis tout… sauf ce que je vous dirais à la Terrasse. Mais il n'y a point de remède à ce mal. La distance tue beaucoup de petites choses, et les plus grandes.
Je suis bien aise que vous approuviez ce que j'ai dit à la Chambre. Car votre opinion que deux ou trois Maréchaux, ou un, sont assez pour une armée de huit cent mille hommes, permettez-moi de n'en pas tenir grand compte, pas plus que de la mienne qu'il en faut huit pour une armée de cinq cent mille. Je ne me suis guère inquiété de mon expérience militaire. J'ai vu l'antipathie des grandes situations, le désir d'en retrancher une, deux. Je n'ai pas compté ; j'ai protesté. Je ne sais si je parlerai sur l'Orient. Le débat commencera Lundi. J'ai peur qu'on ne me fournisse aucun bon prétexte. C'est déjà beaucoup pour moi de parler sans cause et seulement sur un prétexte. Au moins il me le faut bon. Il n'est pas nécessaire que je parle ; il faut qu'on le trouve au moins naturel. Je regretterais de me taire. Je crois que ce que j'ai à dire est bon, pour la question et pour moi. Du reste les nouvelles s'accordent de plus en plus avec ce que je vous ai dit. Le Pacha aura le bon sens de ne battre les Turcs que s'il y est forcé. Et quand il les aura battus, de ne faire de conquêtes que d'un côté qui ne mette pas ses amis d'Europe dans l'embarras. Il ne passera point le Taurus. Rien ne vous appellera à Constantinople. Pourtant le Pacha pourra bien gagner son hérédité. Ce sera une nouvelle pierre tombée sans bruit de l'édifice ottoman. A moins qu'un succès momentané des Turcs ne fasse éclater leur folie, et que leur folie ne pousse le Pacha hors de son bon sens c'est-à-dire vers le Nord au lieu de l'Est. Et ce pauvre Prince Miloch. On vous impute fort cet échec du pouvoir absolu en Serbie.

8 heures
J'ai dîné chez M. Devaines. Je rentre. Je m'ennuie d'aller chercher des gens qui m'ennuient. Quand je fais un effort, je parviens à ne pas m'ennuyer même de ceux-là, et à en tirer un passetemps. Je veux tenter ce soir un effort plus doux, celui de me persuader que nous causons, et de causer en effet comme si nous causions. Pauvre ressource pour un homme aussi peu enclin que moi aux illusions, et qui en fait aussi peu de cas !

Nous avons voté ce matin, sans la moindre objection et presque à l'unanimité, ce doublement, de la garde municipale qu'on osait à peine demander. Il y a trois ou quatre ans, nous nous sérions arraché les yeux pendant huit jours sur cette

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1723?context=pdf

question, et il y aurait eu 160 voix de minorité. Tout le monde est las. Et puis sérieusement parlant, les lois de septembre ont fait leur effet. Le principe que la révolte est illégitime, en paroles comme en actes, est admis par tout le monde excepté par cette poignée de frénétiques que les Pairs jugent depuis hier. Personne ne veut ou n'ose plus les soutenir. Ils ont eu quelque peine à trouver des avocats. Les craintes de nouveaux troubles pendant le procès se dissipent. Non qu'ils ne les annoncent eux-mêmes, et ne se les promettent en effet tous les jours. Mais ils n'ont point d'armes, point de poudre. Je doute qu'ils tentent quelque chose. Ils avaient conçu une horrible idée, celle d'enlever un des petits Princes sur la route du Collège, ou Madame la duchesse d'Orléans sur celle de l'Eglise des Billettes pour s'en faire des otages. Vous pensez bien qu'on a pris toutes les précautions imaginables.
Au milieu des complots et des procès, le monde ordinaire, va son train. Mlle de Janson épouse le Duc de Beaufort, Mad. de Janson a beaucoup hésité. Enfin les paroles ont été données hier. Le bruit du mariage du Duc de Broglie avec Mad. de Stael avait été fort répandu, grâce à M. Molé dit-on. J'y crois moins que jamais.
Il y a une conspiration à la Comédie Française contre Melle Rachel. Elle fait la fortune et le désespoir des comédiens. Là comme ailleurs, l'amour propre est plus fort que l'intérêt. L'une des fontaines de la place Louis XV est près d'être terminée. Cette masse de fer en coupes, en hommes, en amours, en poissons, fait un singulier effet. Il faudra beaucoup, beaucoup d'eau pour couvrir tout cela. On dit qu'il y en aura beaucoup, et par dessous l'eau entre les statues des réverbères qui brilleront à travers l'eau. M. de Rambuteau épuisera là son génie. Il a fait mettre au-dessus des candélabres et des colonnes rostrales, des lanternes dorées qui sont très riches. Voilà mon feuilleton. Vous ne me demanderez plus de vous en dire davantage. Adieu. Je vais me coucher. Je vous dirai encore adieu demain avant d'envoyer ma lettre à la poste. La journée a été encore pleine d'orages. J'espère qu'il n'y en aura pas cette nuit. J'en ai horreur.
Tout va bien au Val-Richer. J'ai eu ce matin une lettre d'Henriette. Très gentille, mais je ne puis obtenir d'elle la moindre ponctuation. Je lui ai répondu, pour lui en faire comprendre la nécessité et le mérite, la plus belle lettre du monde, un petit chef d'œuvre de grammaire. de morale. Vous s'avez que j'ai quelque talent pour la grammaire. Adieu enfin.

Samedi 10 heures
Adieu encore. On m'apporte mon déjeuner, du beurre et du chocolat. Vous ne vous en contenteriez pas. Je suis fâché que vous n'ayez, pas à Baden un bon cuisinier. Je dîne aujourd'hui chez Mad. Eynard, demain au café de Paris, après-demain chez Mad. Delessert. Je ferai meilleure chair que vous. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 203. Paris, Vendredi 28 juin 1839, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1839-06-28.
Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).
Consulté le 29/03/2024 sur la plate-forme EMAN :
https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1723

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1723?context=pdf

Informations éditoriales

Date précise de la lettreVendredi 28 juin 1839
HeureMidi
DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)
Lieu de destinationBaden
DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution – Partage à l'Identique 3.0.
Lieu de rédactionParis (France)
Notice créée par Marie Dupond Notice créée le 24/03/2020 Dernière modification le 18/01/2024

Paris. Vendredi 28 Juin 1839 – midi

29

Vous me demandez de vous écrire davantage. Indiquez-moi comment. Ma lettre ne part que tous les deux jours ; mais tous les jours, je vous dis ce que je fais et ce que je sais. Je vous dis tout ..... Sauf ce que je vous dirais à la Terrasse. Mais il n'y a point de remède à ce mal. La distance tue beaucoup de petites choses, et les plus grandes.

Je suis bien aise que vous approuviez ce que j'ai dit à la Chambre. Car votre opinion que deux ou trois Maréchaux, ou un, sont allés pour une armée de huit cent mille hommes, permettez-moi de n'en pas tenir grand compte, pas plus que de la mienne qui ai cru que huit pour une armée de cinq cent mille. Je ne me suis guère inquiété de mon expérience militaire. J'ai vu l'antipathie des grandes situations, le devoir d'en retrancher une, deux. Je n'ai pas compté ; j'ai protesté.

Je ne sais si je parlerai sur l'Orient. Le débat commencera lundi. J'ai peur qu'on ne me

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1723?context=pdf

fournisse aucun bon prétexte. C'est déjà beaucoup pour moi de parler sans cause, et seulement sur un prétexte. Au moins il me le faut bon. Il n'est pas nécessaire que je parle ; il faut qu'on le trouve au moins naturel. Je regretterais de me taire. Je crois que ce que j'ai à dire est bon, pour la question et pour moi.

Du reste les nouvelles s'accordent de plus en plus avec ce que je vous ai dit. Le Pacha aura le bon sens de ne battre les Turcs que s'il y est forcé, et quand il les aura battus, de ne faire de conquêtes que d'un côté qui ne mette pas ses amis d'Europe dans l'embarras. Il ne passera point le Danube. Rien ne vous appellera à Constantinople. Pourtant le Pacha pourra bien gagner son héréditè. Ce sera une nouvelle pierre tombée sans bruit de l'édifice ottoman. À moins qu'un succès momentané des Turcs ne fasse éclater leur folie, et que leur folie ne pousse le Pacha hors de son bon sens, c'est-à-dire vers le Nord au lieu de l'Est.

Le ce pauvre Prince Milosch ! On vous imputera son exil à effet du pouvoir absolu en Servie.

J'ai dîné chez
d'aller chercher
je fais un effo
même de ceux
Je veux tenter
de me persuad
en effet comm
pour un homm
illusions, et q

Nous avon
objection et pr
de la garde
demander. Il
serions arrê
sur cette ques
de minorité.
Sérieusement
ont fait leur
révolte est ill
actes, est ad
par cette poig
jugeons depuis
pleurs les Sout
trouver des a
troubler pend
qui ne les

8 heures

J'ai dîné chez M. de Vaines. Je rentre. Je m'ennuye d'aller chercher des gens qui m'ennuyent. Quand j'ai un effort, je parviens à ne pas m'ennuyer même de ceux-là, et à en tirer un passe-temps. Je veux tenter ce soir un effort plus doux, celui de me persuader que nous causons, et de causer en effet comme si nous causions. Pauvre refuge pour un homme aussi peu enchaîné que moi aux illusions, et qui en fait aussi peu de cas!

Nous avons voté ce matin, sans la moindre objection et presque à l'unanimité, le doublement de la garde municipale qu'on avait à peine demandé. Il y a trois ou quatre ans, nous nous serions arraché les yeux pendant huit jours sur cette question, et il y aurait eu 160 voix de minorité. Tout le monde est las. Et puis, sérieusement parlant, les lois de Septembre ont fait leur effet. Le principe que la révolte est illégitime, en paroles, comme en actes, est admis par tout le monde, excepté par cette poignée de frénétiques que les Pairs jugent depuis lors. Personne ne veut ou n'ose plus les soutenir. Ils ont eu quelque peine à trouver des avocats. Les craintes de nouveaux troubles pendant le procès se dissipent. Non que l'on ne les annonçât eux-mêmes, et ne les

29

promettent en effet tous les jours. Mais ils n'ont
point d'armes, point de poudre. Je doute
qu'ils tentent quelque chose.

Ils avaient conçu une horrible idée, celle
d'enlever un des petits Princes sur la route du
collège, ou Madame la duchesse d'Orléans sur
celle de l'Eglise des Billettes, pour s'en faire des
otages. Vous pensez bien qu'on a pris toutes
les précautions imaginables.

Au milieu des complots et des procès, le
monde ordinaire va son train. Mlle de Damas
épouse le duc de Beaufort. Mme de Damas
a beaucoup résisté. Enfin les paroles ont été
données, hier.— Le bruit du mariage du duc
de Broglie avec Mme de Staël avait été fort
répandu, grace à M. Molé, dit-on. J'y crois
moins que jamais.— Il y a une conspiration à
la Comédie Française contre Mlle Rachel. Elle
fait la fortune et le désespoir des Comédiens.
Là comme ailleurs, l'amour propre est plus
fort que l'intérêt.— L'une des fontaines de la
place Louis XV est près d'être terminée. Cette
masse de fer en coupes, en hommes, en amours,
en poissons, fait un singulier effet. Il faudra
beaucoup, beaucoup d'eau pour couvrir tout
cela. On dit qu'il y en aura beaucoup, &

écrire d'avantage
lettre ne par
les jours, je v
Je vous dis to
à la Terrasse.
le mal. La
choses, et les p
Je suis
j'ai dit à
deux ou trois
jouer une arm
promettez-moi
pas plus que
une armée
guère inquié
re l'antipath
d'en retranche
j'ai protesté.
Je ne sais
débat comm

par dessous l'eau, entre les statues, de verres bleus qui brilleront à travers l'eau. M. de Rambuteau épuisera là son génie. Il a fait mettre, au dessus des candelabres et de colonnes rostrales, des lanternes dorées, qui sont très-riches.

Voilà mon feuilleton. Vous ne me demanderez plus de vous en dire davantage. Adieu. Je vais me coucher. Je vous dirai encore adieu demain avant d'envoyer ma lettre à la poste. La journée a été encore pleine d'orages. J'espère qu'il n'y en aura pas cette nuit. J'en ai horreur. Tout va bien au Val-Richer. J'ai eu ce matin une lettre d'Henriette. Très gentille, mais je ne puis obtenir d'elle la moindre ponctuation. Je lui ai répondu, pour lui en faire comprendre la nécessité et le mérite, la plus belle lettre du monde, un petit chef d'œuvre de grammaire et de morale. Vous savez que j'ai quelque talent pour la grammaire. Adieu enfin.

Samedi 10 heures.

Adieu encore. On m'apporte mon déjeuner, du beurre et du chocolat. Vous ne vous en contenteriez pas. Je suis fâché que vous n'ayez pas, à Bailen un bon cuisinier. Je dîne aujourd'hui chez Madame Lynard, demain au café de Paris, après demain chez Mad^e^ Delessert. Je ferai meilleure chère que vous.

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1723?context=pdf